Le journal
des résidents
du Tarn

Sur le Banc

N°11 - 1er semestre 2006

sommaire

- Edito > p2
- La parole aux résidents > p3
- Les aidants vous informent > p16

Les métiers d'autrefois

Edito

En ce début d'année 2006, vous découvrirez tout au long de notre journal les divers métiers exercés et relatés par nos chers résidents :
couturière, meunier, horloger bijoutier... etc

Bien des métiers n'existent plus et à la lecture de certains textes, c'est avec une certaine nostalgie et émotion qu'on redécouvre les métiers d'antan.

Cette pensée de «Boileau» nous rappelle combien le travail bien fait a été un idéal pour nos aînés :

«Hâtez vous lentement et sans perdre courage
Vingt fois sur le métier
Remettez votre ouvrage
Polissez le sans cesse et le repolissez
Ajoutez quelquefois et souvent effacez».

Bonne lecture

Brigitte Martinez

Le thème du prochain numéro
"Sur le Banc" sera :
Les jouets d'autrefois

MINEUR DE FOND

J'ai fait ma première descente au fond à l'âge de 20 ans en 1945 au puits de Cagnac-les-Mines (Tarn).

A la suite d'une dispute avec mon ingénieur, j'ai été muté au puits Ste Marie à Carmaux. On l'appelait la poche du toit, située à 30 mètres du jour, elle avait 300 mètres d'inclinaison à peine. Lorsque nous mettions les explosifs, toute la ville sursautait.

Nous portions essentiellement des bleus de travail que nous devions acheter et des chaussures à pointes, renforcées sur le dessus. Dans les endroits très chauds, nous avions uniquement un slip et des pare-tibias. Le casque était obligatoire, la lampe était alimentée par une pile que nous portions à la ceinture.

A mon époque, il n'y avait plus de chevaux au fond de la mine, ils avaient été remplacés par des wagonnets. Les conditions de travail ont beaucoup changé après la catastrophe de 1956 en Belgique près de Charleroi à «la Marcinelle» (263 morts).

Pour extraire le charbon nous effectuions des forages et nous nous servions d'explosifs pour libérer les différentes couches. Le travail physique commence, nous avions des marteaux piqueurs, des pics et des masses. Le charbon ainsi récolté est évacué par les wagonnets et plus tard par des godets à entonnoir qui se déversaient dans les cuves.

Nous devions faire 7 h 45/jour, la cage remplie de 50 hommes nous emmenait au fond. Nous n'avons pas eu d'accident grave, sauf une fois, un petit incendie, il y a eu une semaine d'arrêt, le temps de noyer la galerie, elle a été abandonnée quelques années après. D'ailleurs les délégués syndicaux veillaient au grain, et faisaient régulièrement des tests pour constater le taux de gaz carbonique.

Un métier bien dur mais des tas de copains.

M. Vanclick Michel
Les Charmilles
Lescure

MEUNIER, UNE HISTOIRE DE FAMILLE

Mon grand-père, mon père et ses frères étaient tous meuniers, c'est auprès d'eux que j'ai appris.

Mon père possédait un moulin à vent sur le bord de la rivière « le Sor » à Agouts prés de Soréze, en pleine campagne. Il n'était pas le seul, puisque 17 moulins étaient construits au bord de la rivière. Je l'ai aidé pendant de nombreuses années puis il m'a cédé le moulin quand j'avais 14, 15 ans.

Nous travaillions en fonction des saisons et des récoltes. Une bonne récolte voulait dire beaucoup de travail au moulin. Par contre l'été était une saison pauvre, l'eau se faisant rare et le travail aussi.

Les journées commençaient à 6 ou 7 heures du matin par des réparations au moulin. Deux fois par semaine, nous faisions le tour des fermes pour récolter le grain (blé, orge, maïs..), en échange nous leur rapportions de la farine. Nous nous payions sur le grain gardé.

J'ouvrais l'eau, et installais les grains sur la meule. La meule était constituée de deux grosses roues en pierre l'une sur l'autre qui tournaient autour d'un pivot. Il ne fallait pas qu'elles se touchent car si elles frottaient l'une contre l'autre, elles s'usaient. Elles ne devaient pas non plus tourner sans grains. Une ouverture était prévue de chaque côté de la meule pour la sortie de la farine. Celle-ci tombait dans des sacs en toile. Les grains étaient moulus selon la demande des clients : fin, gros... Plus ils étaient fins plus ils étaient chers. Le blé était la farine la plus facile à moudre.

Pendant la guerre de 39/45 le travail de meunier n'était pas facile parce qu'il fallait des laissez-passer. C'est un métier que j'ai beaucoup aimé.

M. ESCAFFRE Fernand
Maison d'accueil
St Vincent-Ste Croix à Soréze

OUVREUSE DE CINEMA

Lorsque j'étais jeune, je voulais être coiffeuse, mes parents n'ont pas voulu, ils m'ont dit que de couper les cheveux pouvait me rendre malade! (car cela s'infiltrait dans les poumons), alors j'ai fait des ménages.

Puis, quelques années après mon mariage, j'étais ouvreuse au Cinéma de Saint-Juéry «le Cinélux» (Tarn). Enfin je faisais un métier qui m'intéressait. Les clients achetaient leurs tickets à la caissière et moi je les amenais à leur siège, les places étaient numérotées. Parfois, s'ils étaient en retard, avec une pile électrique, je les guidais à travers les allées jusqu'à leurs places.

Il y avait les actualités, puis l'entracte où je distribuais les confiseries (les bonbons de la «Pie qui chante», les caramels mous, et, en été, les Esquimaux glacés).

J'en ai vu des films, d'abord en noir et blanc, puis ensuite en couleur. J'avais une passion pour Fernandel.

Lorsque les films marchaient bien, mon mari venait m'aider à rajouter des bancs dans les allées sur le côté.

Je me souviens de celui qui a eu le plus de succès «La vache et le Prisonnier», mais aussi celui de «Laurence d'Arabie» et je revois encore les beaux yeux de Peter O'Toole.

Et puis il y avait aussi les amoureux, souvent le monsieur me disait «attention, donne-nous une bonne place!», sous entendu, là, où, on nous remarquera le moins. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Mme Pedron Simone
Les Charmilles
à Lescure

L'EMONDEUR

Jadis, il s'émondait chênes, frênes et peupliers et même les saules, pour faire de la ramée pour l'hiver pour les brebis, les vaches et les lapins. L'émondeur était chaussé de brodequins soit seul soit munis de crampons fourchus fixés à la semelle. Une tige montait le long de la cheville, munie d'une courroie qui s'ajustait par une boucle en haut de l'empeigne du soulier.

Muni d'une hachette affûtée comme un rasoir, on attaquait l'ascension de l'arbre à émonder jusqu'à la cime, pour commencer la coupe des branches qu'on lançait au sol ainsi jusqu'aux dernières branches.

Après commençait la confection de petits fagots que l'on disposait en faisceaux pour faire sécher au soleil durant quelques jours.

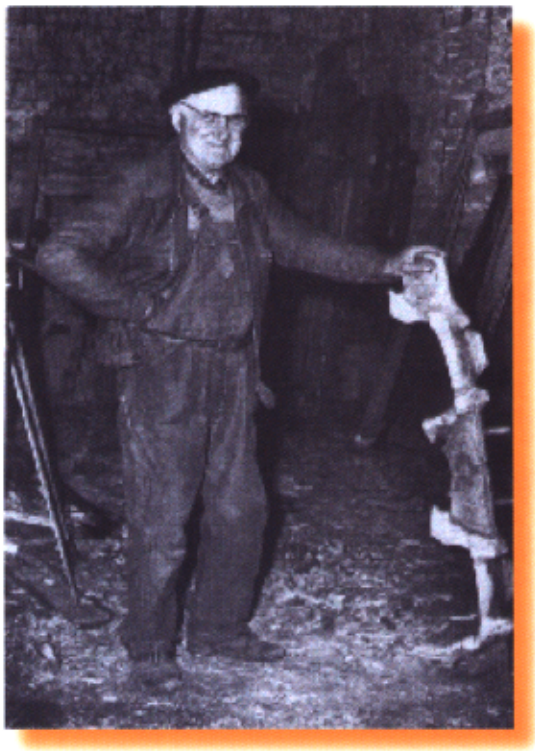
Ensuite, les fagots étaient emmenés sous le hangar, et, attendaient l'hiver pour être distribués aux animaux.

M.R.Gorsse
Résidence du Midi

AGRICULTEUR

J'étais agriculteur et j'ai vécu le passage de la traction animale à la traction motorisée. Le paysan n'a pas à se plaindre d'avoir subi cette transformation. Que de peine épargnée, pour des travaux comme le labour, la fauchaison, la moisson, l'épandage ... et j'en passe...

A l'époque, la bête était utilisée pour le travail, le transport. Le joug était primordial pour pouvoir lier deux bêtes de façon à ce qu'elles puissent donner toute leur force. J'ai eu l'occasion d'être présent lorsque le jougtier, homme d'une adresse exemplaire qui résidait à Fraïsse-sur-Agout est venu nous en confectionner un. Je ne m'attendais pas à un tel talent de sa part. Ce fut le dernier de ses ouvrages. Il réalisa en creusant dans un tronc d'arbre la coiffe des deux bêtes, en laissant des endroits assez dégagés pour ne pas les blesser.



Tout cela se passait en 1947, et lorsque je me suis séparé des vaches qui savaient travailler, j'ai plié le joug en passant les juilles (courroies de cuir) aux endroits où elles étaient employées lorsqu'il y avait la bête. En le plaçant au grenier dans un coin, j'avais le cœur gros en le laissant à tout jamais; moi qui m'en suis servi, moi qui suis si peu de chose à l'égard du temps passé !

J'ai acheté le tracteur en 1956. Tous ces moteurs : machines, tracteurs, voitures, camions, avions dégagent de la chaleur qui réchauffe l'atmosphère. Il ne neige presque plus. Il pleut de moins en moins. Les cours d'eau diminuent. le passage de la traction animale à la traction motorisée qui a facilité le travail de l'homme n'est pas très bon pour la planète !

Louis Rouanet résident
à la maison de retraite
de Labastide Rouairoux

LE METIER PASSIONNANT D'HORLOGER BIJOUTIER

Je suis né en 1910 à Vielmur-sur-Agout. A mon époque, j'ai eu la chance de pouvoir faire des études, je voulais rentrer dans l'aviation mais je n'ai pu pour raison de santé.

Alors je suis rentré en 1929 en apprentissage d'horloger-bijoutier.
J'ai appris à réparer des montres, des réveils, des pendules anciennes ainsi que des pendules monumentales dans les clochers.

Le patron n'était pas très gentil mais il était agile et compétent, c'était un As !
Je l'ai vu se fabriquer personnellement une montre savonnette en or sauf la spirale et le verre.

C'est un métier passionnant très méticuleux qui demande de la patience et de l'agilité des doigts.

Nous faisions 11 heures par jour du lundi au samedi et il nous arrivait parfois de revenir travailler après le repas du soir. Je ne regrette rien car bien travailler est une récompense dans une vie d'homme.

Je suis passé ouvrier pour finir patron.

Paul – 96 ans
« Le Pré Fleuri »
à SERVIES

LE PUISATIER

Lorsque le paysan décidait de faire un puits, il faisait appel à un sourcier: celui-ci, à l'aide d'un pendule ou d'une branche de figuier fourchue, se promenait dans le champ. A la rencontre d'un filin d'eau souterrain, le pendule oscillait jusqu'à la rencontre d'un autre filin d'eau, le pendule se mettait alors à tourner. Quant à la branche de figuier, elle se redressait et il était impossible de la retenir, et là on enfonçait un tuteur pour tracer le centre du puits.

Alors on fabriquait une chèvre, sorte de trépied, qu'on ligaturait à une hauteur de trois mètres; on plaçait une poulie munie d'une corde d'une vingtaine de mètres. Il y avait deux manières de le creuser : soit on mettait la première buse sur le sol, celle-ci servait de gabarit pour creuser le puits et à mesure que le trou se formait, la buse descendait au fur et à mesure.

Durant les premiers mètres de creusement, la terre était rejetée dans une brouette pour l'éloigner du puits. Quand on était à deux mètres de profondeur, on commençait à utiliser un seau dit de puisatier pour remonter la terre que l'on vidait dans la brouette. A fur et à mesure que le travail avançait, on mettait les buses. Lorsque on arrivait à l'eau, on buvait une bonne bouteille, puis on continuait à creuser d'une paire de mètres pour faire une réserve. Le soir, on faisait un repas de fête offert par le paysan. La deuxième façon consistait à creuser dans les mêmes conditions mais d'un diamètre plus grand d'environ vingt centimètres. Pour descendre les buses, on utilisait le tour d'une charrette, c'était tout un problème. De toute manière nous avions de l'eau... dans le puits.

M. R. Gorsse
Résidence du Midi
C.H.I.C. Mazamet

OUVRIERE DANS UNE USINE DE TISSAGE

Première entrée d'une ouvrière. En 1935, à Puylaurens à 7 heures du matin. Les métiers se mettent en marche. Quel bruit! Pour le premier jour d'entrée c'est assourdissant, et, vous gardez ce bruit dans vos oreilles une dizaine de jours, c'est le plus dur du métier. Voilà pour l'entrée. C'est aussi un travail d'entraide. Apprendre à faire marcher le métier à première vue la machine fait peur à part la carcasse qui porte le métier, tous les rouages marchent. Premier départ: bien enfoncer la navette dans son boîtier et mettre en marche; cette navette circule dans les deux sens. Une armure pour le dessin tourne en même temps que le battant avance et recule. Il faut toujours surveiller le métier en marche. Si vous ne l'avez pas vu (car il ne s'arrête pas toujours) il faut alors défaire jusqu'à ce que vous retrouviez le bon fil, il n' y aura pas de défaut. Ce sont des pièces qui mesurent une quarantaine de mètres sur un mètre cinquante de large. Une fois la pièce finie, vous la portez à deux sur une longue table pour la mesurer et regarder s'il n' y à pas de défauts. Le soir à six heures la journée est finie.

Mme SIESS
St Vincent de Paul à BLAN

LE RETAMEUR

Le rétameur poussait sa carriole et s'annonçait dans les rues en criant: «Rétameur, rétameur». Tous les ans, on refaisait les couverts. Il allumait son fourneau et faisait chauffer l'étain dans un récipient. Il trempait d'abord les couverts abîmés dans un mélange d'acide chloridrique et d'eau puis il les passait dans l'étain chauffé, pendant 1/4 d'heure, il les retirait à l'aide d'une pince pour les égoutter avant de les tremper dans l'eau froide. Chacun refaisait ainsi «à neuf» ses couverts.

Les résidents de l'Oustal
d'en Thibaud à Labruguière

LES METIERS

Qui n'a pas entendu ou posé cette question : que voudrais-tu faire, quand tu seras grand?

Et si notre curiosité nous conduisait à rechercher les origines des métiers ... en remontant jusqu'à la préhistoire !

Le paléolithique, 4.500.000 ans Av. J.C. marque l'apparition de l'australopithèque, vivant de chasse, pêche et cueillette. N'est-il pas l'ancêtre de nos bouchers, pêcheurs et arboriculteurs ?

Plus tard, l'Homo Habilis, 2.500.000 ans Av. J.C., peut être considéré comme l'ancêtre de nos tailleurs de pierres. En témoigne la découverte en Afrique de l'Est : Kenya, Tanzanie, Ethiopie, d'outils à base de galets éclatés. Vers 120.000 et 35.000 ans Av. J.C., l'homme de Néandertal répand l'industrie de la pierre taillée et se perfectionne dans celle du silex : racloirs à peau, pointes triangulaires, burins, tarières.

L'Homo-sapiens, 35.000 ans Av. J.C. espèce à laquelle, les paléontologues le rattachent à l'homme actuel, utilise les matières osseuses et fabrique des sagaies, des poinçons fignolés et décorés. Nous sommes en présence du sculpteur, du joaillier, du graveur. Les gigantesques fresques rupestres de Lascaux, ne sont-elles pas l'œuvre d'artistes qui ont précédé Michel Ange et Léonard de Vinci ?

La civilisation agricole, ne trouve t-elle pas son origine entre 2500 et 2000 ans Av. J.C., lorsque apparaissent des cultures dans les clairières défrichées, les arbres étant abattus avec des haches de pierre ?

Pompéi, le pont du Gard ; deux merveilles que nous ont livré les urbanistes, architectes, ingénieurs et ouvriers, d'avant et du début du premier millénaire.

C'est au moyen âge que nous trouvons les premières associations connues : les confréries religieuses qui rassemblent maîtres et compagnons du même métier. Elles semblent avoir existé depuis Charlemagne.

En 1268, une centaine de «corporations patronales réglées» voient leurs statuts enregistrés dans les Etablissements des métiers de Paris. Les corporations sont surtout commerçantes : drapiers, épiciers, pelletiers, merciers, orfèvres...

De Philippe Le Bel à Louis XI, le pouvoir royal, transforme la « corporation réglée » en «corporation jurée» ou jurande, ce qui facilite le contrôle et permet la perception de taxes pour le Trésor.

Mécontent de ces décisions, le compagnonnage qui réunit tailleurs de pierres, charpentiers, menuisiers, serruriers et professions du bâtiment, est la réaction des ouvriers à l'autorité du pouvoir et des corporations dominées par les commerçants.

Suite à cette réminiscence des activités de l'homme, qui correspondaient essentiellement à un ensemble de savoir-faire pratique, il est à noter qu'aujourd'hui, le monde artisanal et industriel requiert un savoir-faire technique dans toute activité.

Le métier, activité humaine à but lucratif, est la pratique d'une profession pour laquelle l'on a acquis, outre le savoir, les diplômes permettant de l'exercer dans la légalité des lois qui nous régissent. C'est un travail comportant des activités complexes exigeant des connaissances techniques approfondies et beaucoup d'adresse.

Le métier qualifié réclame une période de formation systématique et l'ouvrier qui le pratique est appelé ouvrier qualifié.

La profession, terme générique actuel s'applique à un travail manuel ou non, effectué pour le compte d'un employeur ou pour son propre compte.

LES METIERS (SUITE)

Le professionnel est la personne qui exerce régulièrement une profession, un métier, par opposition à un amateur.

Les chambres de métiers, établissements publics créés par la loi du 26-07-1925, représentent les milliers d'entreprises artisanales, et assurent l'aide à l'installation, à la formation et à l'apprentissage.

En France, dès 1974, l'A.N.P.E. a publié un répertoire R.O.M.E. (répertoire opérationnel des métiers et des emplois) qui identifie 466 métiers et professions dont :

- métier de l'aéronautique
- métier de l'agriculture
- métier du bâtiment
- métier de l'enseignement et la recherche
- métier de la finance
- métier de l'alimentation
- métier de l'artisanat
- métier du droit
- métier de l'entreprise
- métier de l'imprimerie

Certains métiers ont disparu, tel arpenteur devenu géomètre, cocher, ferblantier, étameur, sabotier ; d'autres sont relativement récents, tel cosmonaute, tous les métiers relevant de l'informatique, de l'électronique, de la télévision (caméraman, preneur de sons), d'autres ont changé d'appellation : dans la fonction publique, commis est devenu agent administratif ; dans les postes, le facteur s'appelle désormais préposé.

La loi sur le bilan de compétence, adoptée le 31 décembre 1991 permet à chaque salarié de faire le point sur ses connaissances et ainsi de mieux orienter sa carrière. C'est aussi un moyen de revendiquer une reconnaissance, une identité professionnelle.

Quel beau métier que d'être un homme sur la terre (Maxime Gorki : La naissance de l'homme).

Si le métier n'enrichit pas, il met à l'abri du besoin. Proverbe arabe.

M. JUNQUET
Résidence La Pastellière
A Saïx

LE RACCOMMODEUR DE PARAPLUIE

A l'époque dans nos campagnes, dans chaque maison, chacun avait son propre parapluie. Il pouvait abriter deux personnes et servait de canne pour se déplacer derrière les vaches ou les brebis. Et quand on entendait crier: «voici les raccommodeurs! Je raccommode les parapluies, la faïence, la porcelaine!» Le raccommodeur de parapluie faisait son apparition dans la cour de la ferme avec son chariot. Il faisait les réparations sur place, il réparait les baleines et la toile des parapluies. Pour les faïences et les porcelaines, il utilisait des agrafes et du plâtre de Paris, on le payait avec quelques sous et une bouteille de vin.

Les résidents de l'Oustal
d'en Thibaud à Labruguière

TAPISSIER EN SIEGES - TAPISSIER DECORATEUR

Le thème de cet article est d'expliquer le travail d'art de ce métier que j'ai pratiqué pour mon compte personnel pendant trente années de 1948 à 1978. Je vais le faire avec tout mon cœur et la passion que souvent il provoque. Je tremble déjà surtout avec bientôt mes 91 ans. Je le ferai quand même avec à l'appui les photographies du travail que j'ai fait, sièges, rideaux et tentures murales avec mon épouse et mon fils à qui j'ai appris ce métier.

Et comme le thème est de parler d'un vieux métier avec l'outillage que nous avions et dont je joindrai les photos et qui aujourd'hui ne répond plus au moderne. L'agrafeuse, à ce jour, est la reine des outils, je le reconnais, c'est pratique pour certains travaux, mais je peux vous dire que pour la plupart, je rendrais un travail impeccable que vous n'arriveriez pas à faire avec l'agrafeuse. Surtout la pose des clous dorés vieillis, c'est un travail de précision que l'on fait avec notre marteau et quelle que soit la grosseur et la variété des clous. Pour poser une tenture murale par exemple, vive notre petit marteau aimanté qui nous permettait de travailler à l'aise, pour commencer avec des semences de tapissier (petits clous) que nous mettions dans la bouche. IL nous facilitait de fixer dans le haut où on pouvait alors travailler le tissu et le mettre toujours en droit fil. Cela nous donnait la possibilité de déclouer et tendre plusieurs fois pour ne pas avoir de mauvaise surprise et ne clouer définitivement que quand le tissu était bien tendu. Auparavant, pour avoir un bon résultat, il fallait fixer dans le haut, au ras du plafond, dans le bas au ras de la plinthe, et dans tous les angles, un liteau de quatre centimètres de large, huit millimètres d'épaisseur, combler en collant une épaisseur de ouate. C'était bien là que beaucoup de profanes se cassaient la figure, car on voyait au bout de quelques jours, le tissu flotter et se détendre.

Je ne voudrais pas être trop long car dans ce métier il y a tellement d'astuces à employer et dans tous les domaines qu'on n'en finit pas.

Pour le moment, je vais en finir avec la tenture et expliquer un peu la finition.

Après avoir cloué la tenture, il faut donc coller un galon pour cacher les clous et terminer sur un angle en cousant le tissu à la main avec une petite aiguille courbe en faisant un point perdu.

Pour les fauteuils, c'est la même chose, moi qui ai connu les deux façons de travailler avec nos marteaux, nos aiguilles droites et courbes, nous sommes sûrs que le métier déclinera quand même. Les nouveaux ouvriers ne connaîtront jamais notre manière de travailler qui serait bien trop chère et que les circonstances ne leur permettront pas d'apprendre à le faire. Quant aux fauteuils, c'est pareil, nous avons fait un travail d'art jusqu'ici, car les sièges anciens avaient une grande valeur, surtout quand ils étaient d'une certaine époque. Ceci justifie cela, mais la musique est bientôt finie et je maintiens malheureusement mon diagnostic.

J'espère que vous allez voir de belles photographies de sièges et rideaux que nous avons faits et même de quelques outils dont nous nous sommes servis.

M.T.Barcelone, Résident de la Résidence du Midi
C.H.I.C. de Mazamet

GARDE D'ENFANT

Mon mari était cheminot, de ce fait nous avons beaucoup voyagé.

Il m'était difficile d'avoir un métier fixe et puis je n'ai pas été très longtemps à l'école. Pendant la guerre, j'ai travaillé aux cuisines dans une école d'apprentis (14/18ans),

malheureusement à cause des tickets de rationnement, il était compliqué de préparer des repas . On faisait avec les moyens du bord, aussi j'avais créé une recette de pâtisserie, les enfants se régalaient. Il s'agissait de mélanger de la purée de pomme de terre avec de la confiture, (nourrissant et qui tenait au corps). J'ai aussi gardé les enfants, des collègues de mon mari.

Il me semble que les premiers étaient des jumeaux, et pour les tétées je me suis organisée. Je les allongeais côte à côte, un biberon dans chaque main, comme cela il n'y avait pas de pleurs.

J'ai ensuite été nounou dans la crèche d'une usine de papier à rouler le tabac. Je devais avec d'autres collègues, préparer les biberons, les bouillies. La moins appréciée était les pois cassés.

C'est loin tout ça.

Mme Labonne Germaine
Les Charmilles
à Lescure

LE MATELASSIER

Je n'avais que 14 ans quand mon papa décida pour les vacances qui arrivaient (3 mois à cette époque) de me faire travailler. Il me plaça donc chez un ami qui était patron bourrelier-tapissier. Je fis donc l'apprentissage en l'aidant à confectionner des matelas. C'est là que j'appris qu'il y avait plusieurs genres de matelas. Les uns en crin animal ou végétal, d'un moindre prix, les autres en laine beaucoup plus chers, d'autres encore étaient mixtes (moitié laine, moitié crin), c'étaient les plus souples.

Prenons la réfection d'un matelas en laine : Je mettais le matelas sur un cadre fait de lattes de bois, posées sur un tréteau. Je le vidais de la laine. Une fois la laine sortie de l'enveloppe de tissu appelée toile à matelas, la laine est lavée et mise à sécher au soleil. Pendant ce temps on lave le tissu s'il en vaut la peine ou l'on fait une autre enveloppe avec de la toile neuve. Une fois la laine bien sèche on la passe à la cardeuse (c'est un appareil à balancier

armé de dents dessus et dessous). Cela sert à démêler et peigner la laine et en même temps à la dépoussiérer. Une fois ce travail terminé on remplit l'enveloppe qui a été cousue en laissant une ouverture pas trop grande. La laine est alors répandue uniformément avec la main ou avec une baguette. Une fois ce travail terminé il faut faire tout au tour du matelas et sur les deux faces un bourrelet uniforme cousu avec de la ficelle à l'aide d'une grande aiguille.

Quand cela est terminé, on fait 9 à 12 points qui traversent le matelas et que l'on attache avec des morceaux de tissu de chaque coté pour que la laine reste bien en place. Le matelas est alors terminé.

M. BOUCHOT
La Pastellière
à SAÏX

INFIRMIERE ASSISTANTE SOCIALE

J'ai débuté ce métier au dispensaire de l'hôpital en 1942, j'avais 22 ans.

J'assistais aux consultations des patients, venus rechercher le diagnostic des radiographies, et aux visites de contrôle des prisonniers.

Mais, j'avais surtout en charge, les visites à domicile pour les familles en difficulté.

A cette époque, il s'agissait surtout de trouver des nourrices pour les enfants, de faire des placements dans des sanatoriums et des préventoriums, à Pau ou à Berg.

Je m'occupais également d'effectuer les contrôles, auprès des familles, au sujet du versement des allocations maternelles et d'en vérifier l'utilisation.

Mes horaires étaient variables, car je devais m'adapter et me mettre à la disposition des familles.

J'ai vu beaucoup de misère pendant cette période, puis quelques années plus tard, après la fin de la guerre, les conditions de vie se sont bien améliorées.

Mme FAGES
Les Charmilles
à LESCURE

COUTURIERE

Après le certificat d'études, à 12 ans, je suis rentrée en apprentissage chez une couturière.

Déjà, je connaissais beaucoup de choses car ma mère pratiquait ce métier.

Quand le travail pressait, nous faisions des journées de 12 heures surtout la veille des baptêmes, des communions ou mariages.

Les clients venaient chez nous avec le tissu qu'ils avaient choisi et acheté. Ils choisissaient le modèle de vêtement sur des catalogues. Une fois le choix fixé, nous réalisions la robe, chemisier ou le tailleur retenu.

J'ai appris à faire des tailleurs avec des «patrons» en papier, à monter des épaulettes, des doublures. Après les essayages, il y avait les retouches fastidieuses, parfois il fallait tout recommencer sans se décourager car la cliente avait changé d'avis.

En ce qui me concerne les ouvrages fins m'attiraient plus que la couture.

J'ai appris et brodé des napperons, des draps avec le point baptisé «le Jour Venise» : la grande mode autrefois.
Travail laborieux et pénible pour les yeux mais tellement beau et gratifiant une fois la broderie terminée.

Sitôt mon apprentissage achevé, je suis partie travailler avec ma mère qui était couturière. La couture est un travail de patience et de finitions.

Il fallait respecter les désirs et satisfaire la cliente pour qu'elle ait envie de revenir chez nous.

Alice – 92 ans
Le Pré Fleuri
à SERVIES

LES VIEUX METIERS

Oyez! Oyez! Braves gens, écoutez la voix du crieur public, mon tambour résonne aujourd'hui, pour réveiller en vous le souvenir des vieux métiers.

Souvenirs collectifs:
Le charron était spécialisé dans le cerclage des roues de charrettes. Le forgeron, lui, fabriquait et réparait les outils de la terre. Le maréchal ferrant ne s'occupait que des fers à cheval, celui qui se spécialisait dans les chevaux de course gagnait mieux sa vie.

Au milieu de cette effervescence, concentré sur les métiers du fer, Giovani nous raconte:

Mon père était étameur, il fabriquait des bottes en zinc qui montaient au dessus du genou pour les lavandières. Il parcourait aussi les villages pour réparer les ustensiles des différents foyers. Il avait entre autre comme client l'hôtel Métropole à Montpellier. Il leur faisait les cuillères en étain pur. Il étamait les casseroles et les chaudrons, c'est à dire, les recouvrait d'étain car le cuivre est toxique. Il devait refaire ce travail tous les ans.

De temps en temps il allait donner la main à son ami le charron pour forger les gros essieux de charrettes, ainsi que pour cercler les grosses roues. Ils mesuraient le périmètre de la roue, découpaient une bande de métal à cette longueur qu'ils courbaient et fixaient au fur et à mesure sur la roue. Pour remercier mon père de tous ces services le charron lui a offert une charrette de sa confection. Cette dernière tirée par «Fend l'air» l'âne de mon père servait entre autre à aller grappiller pour fabriquer le vin de toute l'année. «Fend l'air» portait ce nom car c'était un âne très rapide.

Franck à son tour déclare :
«Dans le village où j'habitais, il y avait un forgeron. Je l'ai vu faire pas mal de choses. Il réparait ou renouvelait les ferrures des charrettes, brouettes ou autre. Il redressait la fourche de mon vélo quand je me cassais la pipe, je l'ai vu aussi ferrer les chevaux.

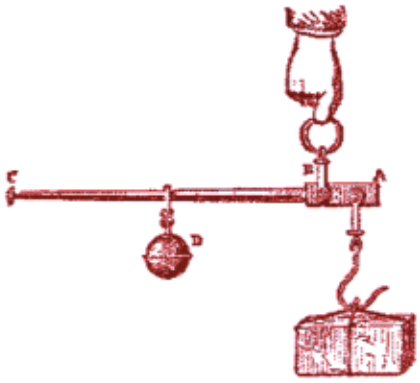
J'ai toujours été impressionné par le gros soufflet qui lui servait pour attiser le feu. Il me mettait souvent à contribution pour tirer dessus. Pour façonner le fer il avait une enclume grosse comme la table et pour le tenir il avait une grande et longue pince dont j'ai oublié le nom.
J'aimais bien lui tenir compagnie, à la fin de la journée il me payait à boire.»

Geneviève à son tour nous raconte, que de couturière qu'elle était, elle a épousé un quincaillier et donc changé d'activité:

autrefois un quincaillier vendait des serrures, des pointes, des clous... il vendait aussi des poignées de cercueils, mais aussi des cuisinières, des marmites,des casseroles, des garde-manger, des lessiveuses, des outils de jardinage et «tout aco».

Nous, la génération qui se souvient encore un peu de la civilisation rurale, nous tâchons de transmettre ce qui nous reste des métiers d'antan. A la fois des outils et du savoir faire de métiers qui ont disparu. Nostalgie? Non, émerveillement!

Le comité de rédaction
de La Méridienne



INSTITUTRICE

J'ai commencé à travailler en 1938, en tant qu'institutrice j'avais 18 ans.

J'ai repris la classe de ma maman. Ce n'est pas un métier que j'ai choisi mais je n'ai aucun regret, car tous les enfants avaient soif d'apprendre, tout milieu social confondu.

On commençait la journée par le cours de morale, la classe se trouvait à Carmaux, à l'école Gambetta (Tarn). Les enfants portaient des blouses, ils étaient attentifs, obéissants, la maîtresse était un peu comme une autre maman, j'ai le souvenir d'une relation affectueuse entre eux et moi, mais aussi entre les enfants. Un des élèves «Yves», fut au début très isolé, son odeur repoussait ses camarades, jusqu'à ce qu'une petite fille décide de s'asseoir près de lui, en classe, puis d'autres lui ont succédé.

J'avais comme méthode pédagogique le procédé «La Martinière» qui consiste à faire répondre les enfants à l'aide d'une ardoise. Ainsi tous les élèves pouvaient répondre individuellement sans qu'aucun d'entre eux ne soit oublié. Cela me permettait de connaître ceux qui faisaient des erreurs et de les corriger.

Je garde un peu de nostalgie pour ce temps où la solidarité et l'entraide étaient à l'honneur, où l'esprit de compétition n'existait pas entre les élèves.

Je me souviens aussi que la coiffeuse disait que les cheveux de l'institutrice, avaient la même couleur que ceux de la boulangère, à cause de la craie utilisée sur le tableau noir.

Mme TRUEL Les Charmilles à Lescure

DEMOISELLE DU TELEPHONE

Mon père était receveur à la poste de Massuguiès, Venès et Lagarrigue. Nous étions logés à la Poste. Il m'avait prise comme remplaçante à l'âge de 16 ans ½ pour effectuer les tournées. C'était avant la guerre, mes frères étaient au collège à ce moment là. Moi, je distribuais le courrier. Qu'il vente, qu'il neige ou qu'il pleuve. C'était agréable de travailler dehors, je préférais.

Au retour je m'occupais du téléphone. Ce n'était pas le téléphone d'aujourd'hui, aujourd'hui c'est direct. Avant nous mettions des fiches, nous en avions 2 : une pour la communication en cours et une en attente. Les gens venaient pour appeler, je mettais une fiche en attente et je décrochais une fiche au bout de 3 minutes, j'entendais «ne coupez pas!» et je remettais la fiche. Nous étions reliés à Castres pour les communications lointaines, c'est eux qui passaient toutes les communications hors communes. Nous, nous passions juste les communications locales et les appels de nos 17 abonnés qui appelaient directement de chez eux.

Plus tard mon frère travaillera dans de grandes postes, où le téléphone sera géré différemment. De grands panneaux lumineux remplaceront les fiches, indiquant le début de l'appel, la destination et la fin. Aujourd'hui, le téléphone ne cesse d'évoluer, son usage est bien différent, les gens ne se déplacent pas, ils ont le téléphone à portée de main.

Mme AZAM-La Pastellière A Saïx

MON METIER DE MODISTE

«A 13 ans, je n'aimais pas beaucoup les études et pour aider financièrement Maman qui était veuve, je suis entrée en apprentissage chez une modiste de chapeaux à Narbonne. J'y suis restée 7 ans, puis j'ai ensuite passé 8 ans chez une autre avant d'installer mon propre «salon» et mon atelier avec 3 ouvrières. A l'époque à Narbonne nous étions 5 ou 6 modistes, maintenant il n'y en a plus.

Et puis, tout le monde portait le chapeau, de la simple ouvrière à l'élégante. Aujourd'hui, cette mode a disparu; pour monter dans les voitures, c'est trop encombrant!

Dans mon atelier, les chapeaux étaient faits «sur mesure» et entièrement à la main pour mes clientes. Elles choisissaient le modèle sur mon catalogue parisien et chaque chapeau était personnalisé avec des rubans, des plumes d'autruche, des toupets, etc... Aucune de mes clientes ne devaient porter le même chapeau...

La matière première, c'était des cornes de feutre à base de poils de lapin que j'achetais chez un fournisseur pyrénéen.

Je prenais les mesures. Le ruban était la première chose à poser sur les moules en bois au départ, puis plus tard, en fer que l'on pouvait chauffer.

Je faisais ensuite la découpe de la calotte que je repassais et enfin je donnais la forme à la bordure du chapeau. Ensuite on cousait les rubans ou les plumets en fonction du désir des clientes. Une cliente m'avait même amené le tissu pour que je lui confectionne un «chapeau turban» assorti à sa robe.

J'avais une clientèle d'une centaine de personnes, de la plus simple ouvrière aux femmes d'avocats, de médecins, de notables. Le travail représentait une cinquantaine de chapeaux à faire par semaine, cadence qu'on n'arrivait pas toujours à respecter. Les clientes venaient faire les essayages dans le salon que j'avais aménagé dans mon propre appartement ainsi que l'atelier d'ailleurs. Un chapeau coûtait 1000 francs de l'époque environ.

Les élégantes renouvelaient leur garde-robe de chapeaux en fonction des saisons et des évènements, cela leur faisait 4 ou 5 chapeaux à faire dans l'année.

Je «coiffais» aussi souvent les mariages, c'était très chic! Je posais les voiles des mariées et je faisais souvent les chapeaux du cortège. Une fois, j'ai fait des capelines en tulle, des roses et des bleues, c'était très joli! Je me suis aussi fait mon chapeau de mariée avec une voilette.

Par contre, je n'aimais pas trop porter le chapeau. Quand j'en avais besoin, j'empruntais ceux de mes clientes !

J'ai passé plus de 40 ans dans ce métier que j'avais choisi et qui était très dur car il n'y avait pas beaucoup de repos, mais il me plaisait beaucoup.

C'est dommage qu'il ait disparu car j'aurai bien aimé transmettre mon savoir à des jeunes. Mais le chapeau a l'air de revenir en force, alors ... !»

Paulette de Narbonne
Maison de Retraite
L'Oustal d'en Thibaud
A Labruguière

LA RELATION DES FAMILLES

Lorsque l'on est âgé, on peut être aidé, sans pour autant perdre son autonomie. Les moyens sont divers, le plus «facile» étant certainement l'argent....qui donne la possibilité de conduire sa vie, il représente une sorte de liberté, il engendre la sécurité et favorise peut-être l'indépendance. Mais tournons nous vers d'autres moyens plus philanthropiques dirai-je : «l'humain lui même».

Parents ou professionnels, dans un cas comme dans l'autre, évitez, évitons avant tout d'avoir des comportements maladroits avec la personne âgée. Chez elle, il y a pratiquement toujours deux facettes. Celle de la carence ou de l'indigence, que vous et nous, devons constamment réduire, et, celle positive, des capacités restantes que l'on risque de «stériliser» en les méconnaissant. La personne âgée, comme tout un chacun à besoin d'aide, de tendresse, de bienveillance, d'affection, de respect pour vivre, survivre dans certains cas...

Il ne faut pas craindre de vieillir, mais se dire que la vieillesse est le chemin vers la sagesse. Ne pas dire de l'avoir atteinte, mais y tendre et être heureux d' y tendre....Tendre à être moins susceptible, plus altruiste, plus simple, meilleur en somme. Il faut donc accepter de s'accommoder avec ce qui nous est donné et non de ce qu'on aurait voulut qui soit...et surtout en être satisfait.

A Suivre...

Denis MAFFRE
Directeur EHPAD
Saint Vincent de Paul
à BLAN

A.J.R.T.
Association pour le Journal des Résidents du Tarn
Adhésions:
Individuelle: 20 € - Etablissement: 60 €
par chéque à l'ordre de AJRT
chez B. MARTEN (trésorier)
7, rue Meyer, 81200 Mazamet
Siège social
CHIC Castres Mazamet
Place Carnot
81108 Castres Cedex
05 63 71 63 71 poste 38.53.
ajrt81@yahoo.fr
Sur le Banc - N°11
ISSN 1625-774X
Dépôt Légal mars 2006
Directeur de la publication
et **Rédacteur en chef**
Brigitte MARTINEZ
Comité de rédaction
Huguette BASTIEN
Françoise BENAS
Christelle BERNADOU
Simone BESSAC
Madeleine BONNEVIALLE
Henri BOUCHOT
Florence BOURGAREL
M. C. BOUISSET
Francis CERDAN
Marie-Pierre ESPITALIER
Suzanne FAGES
Nadège GNÄDIG
Suzanne GRAND
Jeanne GRIMAIL
René JUNQUET
Andrée LABORIE
Danièle LAGOUTE
Charlotte LAPEYRE
Elodie LEPANTE
Dominique LIFFRAUD
Gérard MADAULE
Denis MAFFRE
Bruno MARTEN
Brigitte MARTINEZ
Myriam MOTTLO
Dominique PORTAL
Christine RACINE
Fabienne ROUSSEL
Marlène SALAZAR
Violette SEGUIN
Alric SOUCHON
Denise TIMMEL
Fabrication-Maquette
A.J.R.T. - N. GNÄDIG
Illustrations - Photos
Les métiers d'autrefois PEMF
Photogravure-Impression
STIN Imprimerie : 05 34 25 44 30